

Quand Philippe Ward m'a demandé un texte sur NYC pour une anthologie thématique¹, il m'est apparu d'emblée que je devais utiliser un symbole majeur de cette métropole, et le développer de façon originale. Puissé-je avoir réussi... À vous de juger.

Liberty Island

Pointe nord de l'île. Une bande de terre épaisse et graveleuse séparait en deux l'embouchure de l'ancienne rivière : d'un côté, s'étendait à perte de vue un amas de galets noirs et gluants, de l'autre, un vaste espace pratiquement asséché – ce qu'il restait du lit de l'Hudson River. Sur la rive, la même bande de terre rapportée serpentait jusqu'au pied de l'espèce de tour monumentale qui trônait là, seul relief encore visible sur l'île, ultime vestige d'un temps révolu depuis des millénaires. De quand pouvait-elle dater ? Dix, vingt mille ans ? Ce n'était plus qu'un phare inutile. C'était d'ailleurs peut-être un phare autrefois. Ou bien un relais de communication. Ou alors un temple – on en trouvait encore quelques-uns à peu près debout, en ruines, qui portaient à leur fronton l'effigie d'Hélios, le dieu solaire au diadème rayonnant. A présent, c'était juste un bloc monumental de pierres taillées, incongru, d'environ vingt-cinq mètres de haut sur vingt de large, percé à son sommet de trois ouvertures rectangulaires par face et à mi-hauteur d'une seule, plus large, par côté : des ouvertures qui pouvaient avoir été des portes et des fenêtres. Au niveau du sol, dans un empilement rocheux qui ressemblait plus à un remblai qu'à une base de soutènement – sans doute une partie jadis enterrée –, on apercevait un unique et vaste porche, qui avait également dû être un accès – intérieur, peut-être ; mais encombré d'une concaténation de blocs de pierres de toutes formes et de toutes tailles, son linteau effondré sur son seuil, il ne permettait plus aucune entrée. La végétation s'était, de surcroît, chargée d'occuper tout interstice susceptible d'offrir un passage. C'est à peine si un petit animal pouvait y nicher.

Le vent était brusquement tombé et avait délogé de l'ombre des mancenilliers l'homme de haute taille, au faciès émacié, vêtu d'une étrange combinaison rapiécée qui, autrefois, avait dû être brillante. Une combinaison qui avait souvent attiré l'attention. Et la convoitise. Quatre lettres à demi effacées, disposées en fer à cheval, en barraient les épaules : « USAF ». Lui seul savait encore ce qu'elles signifiaient : elles étaient le témoin, moribond, d'un passé lointain qui, irrémédiablement, tombait dans l'oubli. Un passé qui disparaîtrait avec lui. Il soupira. La pluie s'annonçait et il savait que l'arbre-poison ne pardonnait pas. Dès son arrivée sur l'île, il avait appris à ses dépens que ses feuilles sécrétaient un suc caustique, vénéneux. Ses mains le brûlaient encore, surtout la nuit, avec l'humidité froide qui remontait du sol et descendait des feuilles des arbres.

Il chargea son sac à dos sur ses épaules et, quittant l'orée de la forêt, suivit la bande de terre artificielle jusqu'au pied de la tour. Il avait repéré l'escalier de bois rudimentaire, qui permettait, par la façade sud de l'édifice, l'accès à son premier niveau : aux quatre portes situées vingt mètres plus haut. Il eut tôt fait de le gravir. Il était d'une force et d'une agilité peu commune. Comme tous ceux qui avaient survécu.

Les portes de la tour donnaient sur l'étroite esplanade qui entourait le bâtiment ; trois d'entre elles étaient obstruées ; seule la quatrième, grossièrement étayée, permettait un accès, récemment dégagé : des pierres de toutes tailles, du mortier et des branches tranchées, entassés sur le sol, témoignaient de ce travail de déblaiement. Il restait peut-être encore un survivant sur l'île... Il franchit la porte en se courbant. Il était si grand : deux fois plus grand que ceux qui avaient bâti ces ouvertures...

A l'intérieur, dans une pièce aveugle, aux murs délabrés, gisaient les restes d'un ancien récepteur HF, éparpillés sur une table de travail en métal, scellée à même le sol. Cela faisait bien cinquante ans qu'il n'avait plus trouvé de tels vestiges. Il était même étonnant qu'ils soient encore là, dans cet état de conservation ; et que nul ne se soit servi du précieux métal – de la table et du poste – pour en faire des armes était... rassurant. Sur un banc de bois, traînaient une dizaine de peaux de singe, grossièrement

¹ *Dimension New York 1*, Rivière Blanche, 2015.

tannées, et sur celle qui se trouvait au-dessus de la pile, une main avait maladroitement écrit au charbon de bois : « BELDOE'S ISLAND ». Il la prit dans sa main, intrigué : il ignorait qu'il était resté quelqu'un en vie, qui sache écrire, suffisamment longtemps pour que ces peaux soient encore en si bon état aujourd'hui. Il caressa rêveusement l'inscription. « Beldoe's Island », dit-il à haute voix. Peut-être était-ce le nom de cette île ? Sans doute. Mais rien ne remontait à sa mémoire. Il haussa les sourcils et reposa la peau de singe là où il l'avait prise. La première chose à faire était de trouver de quoi manger. Du singe, à défaut d'autre chose. Il ne devait pas en manquer dans les parages.

Il posa son sac à dos sur la table, derrière l'infrastructure brisée du récepteur et ressortit. Pas âme qui vive, à l'horizon : ni fumée, ni cris d'animaux, ni odeur autre que celle de la forêt : des feuilles, des troncs, du mull²... Il fixa son attention sur les arbres les plus proches, puis sur ceux plus lointains. Pas un mouvement non plus. Aucun animal sur leurs branches. Pas même une vibration des troncs, qui aurait témoigné d'un passage d'éléphants. Sans doute l'espèce animale la plus prolifique : il devait à présent y avoir des dizaines de millions de pachydermes à la surface de la Terre. Sans prédateurs, ils étaient les maîtres... Étrange, cette absence d'animaux dans les environs... Il songea que monter au sommet de la tour pourrait élargir son champ de vision, lui offrir un panorama à trois cent soixante degrés. L'obstruction des trois autres portes de l'esplanade n'était pas un problème en soi : il ne doutait pas qu'il pourrait en dégager l'accès. Il était fort. Très fort. Mais sans doute aurait-il plus vite fait d'escalader la paroi de l'édifice, jusqu'à son sommet : elle offrait de multiples aspérités, des reliefs d'architecture en forme d'écus, ronds – les mêmes qui ornaient les chambranles de pierre des portes –, qui constituaient de véritables paliers d'ascension ; des avancées et autres larmiers et avant-corps propices à la varappe. Il lui suffirait même, sans doute, de parvenir jusqu'aux triades de fenêtres : un escalier intérieur ou une trappe devait y permettre l'accès au faite de la tour. Il entreprit l'ascension. L'odeur du cuivre lui assaillit aussitôt les narines. Une odeur acide, phosphorique. Un cuivre qu'une main humaine avait donc touché. Mais ses sens s'étaient dégradés au fil du temps, il en avait conscience : s'il sentait l'oxydation du métal, son odeur caractéristique, provoquée par sa décomposition par de la sueur humaine, il ne parvenait plus à dater le contact. Il poursuivit sans heurt son ascension, choisissant posément ses appuis, suspendu d'un bras, d'une jambe au-dessus du vide, toujours un peu plus haut. Parvenu aux trois fenêtres de la face qu'il escaladait, il comprit rapidement qu'entrer à cet ultime étage de la tour ne servirait à rien : l'escalier intérieur, en spirale, était brisé ; son pilier central, ses rambardes, ses marches et les poutrelles de sa cage de soutènement avaient cédé sous l'assaut de la rouille, formant au cœur de la tour un enchevêtrement anarchique, une toile d'araignée de décombres ; des oiseaux, autrefois, avaient dû élire domicile sur cette inhabituelle canopée humide, pétrifiée : des plumes de corbeaux étaient encore accrochées aux grains rouges et pulvérulents du métal, aux échardes de bois, aux scories de plâtre. Mais ils avaient depuis longtemps déserté leur nid.

Il se hissa sur l'appui d'une des fenêtres, d'un saut s'accrocha à son linteau, puis se tracta sur l'entablement : le bandeau couronnant la façade de l'édifice, qui faisait comme une sorte de balcon, dépourvu de garde-corps, avant le sommet, deux mètres plus haut. D'anciennes fientes, lavées par la pluie, effritées par le soleil et chassées par le vent avaient laissé sur la pierre une multitude de traces jaunes, de cristallisations et d'éclatements. D'un nouveau bond, il fut au sommet. D'un coup d'œil jeté en arrière, il estima la hauteur de la bâtisse, depuis le sol : quarante-six mètres. Il se trouvait sur une dalle de béton, extrêmement épaisse, car le temps ne l'avait dégradée qu'en surface. Seul l'un des coins laissait apparaître, parce qu'il avait cassé, le treillis de ferrailage en acier qui la renforçait et en dessous un dallage de pierre. Du bel ouvrage. « Dix-neuvième ou vingtième siècle... Avant le Grand Conflit », songea-t-il. C'était si loin que nulle mémoire ne pouvait plus remonter jusqu'à ce temps, pas même la sienne. On pouvait seulement imaginer, à partir des ruines disséminées sur la Terre, que l'Homme avait dû connaître une période de prospérité, une ère de technologie avancée...

Ce qui le surprit, en premier lieu, fut la chaîne, enroulée sur le sol – ou plutôt ce qu'il restait des maillons d'une chaîne gigantesque, brisée net. Quatre maillons. Et aucun point d'attache. L'oxydation avait attaqué le métal, lui donnant un aspect vert et granuleux et, par endroits, noirâtre ; mais ce n'est pas

² Humus présent dans les forêts à activité biologique intense.

ce qui avait pu le disloquer, le *désagrèger* presque entièrement : il avait fallu une intervention, une volonté délibérée... et une force peu commune. Incommensurable. A gauche de ces maillons, se trouvaient, intactes, six barres métalliques – du cuivre également –, en forme de pointe de flèche, longues de plus de trois mètres et tachées d'une substance indéfinissable. Du sang, peut-être. Ou de la sève. Il ignorait complètement de quelle structure tout cela pouvait provenir, mais il repensa à sa première impression : lorsqu'il avait aperçu la tour... Il avait pensé à un temple dédié au dieu solaire : ces pointes pouvaient provenir de son diadème... Il était aisé de calculer la taille de l'hypothétique être que de telles chaînes avaient pu retenir, et qui pouvait ainsi avoir été couronné : quarante-cinq mètres de haut. Aucune créature de cette taille n'existait, n'avait jamais existé. Pas même avant le Grand Conflit. Il le saurait. Cela aurait été répertorié dans sa mémoire... Une étrange émotion, soudain, s'emparait de lui. Ce n'était pas de la peur – il y était insensible –, mais une sorte d'appréhension : une sensation... de danger. Il n'était plus le plus fort. Oui, c'est exactement cela qui se passait en lui : il réalisait qu'au sommet de la chaîne alimentaire se trouvait à présent un prédateur plus performant. Il releva la tête et d'un seul regard engloba l'horizon. Aucun signe, d'aucune présence. Au nord, à huit cents mètres, se trouvait une autre île, encombrée de deux ruines : des bâtiments qui avaient dû être imposants, en brique ou en grès rouge. Sous la frondaison des arbres – des chênes, des tulipiers de Virginie et des ormes –, reposaient également les restes d'un dôme métallique. Là encore, nul n'avait cherché à en réutiliser le métal... C'était... rassurant. « Ellis Island » songea-t-il avec plaisir : sa cartographie, au moins, était encore performante. Mais ces ruines ? Des prisons ? Des forts ? Des hôpitaux ? Il n'en savait rien. Pas un arbre ne bougeait ; pas un cri, non plus, pas un mouvement ne lui parvenait. A l'est, s'étendait l'allée graveleuse ; elle rejoignait une autre rive, une vaste zone interdite pour encore quatre mille ans : « le temps que le plutonium-239 ne soit plus actif » était-il gravé sur les bornes d'alertes encore intactes, disposées autour du périmètre, qui reproduisaient également la carte du territoire radioactif, qui s'étendait sur une langue de terre « allant d'Erie Basin Park à Montauk Point ». C'était un alignement de blocs rectangulaires, de matière synthétique, épais de soixante centimètres, hauts de six mètres, imputrescibles, inaltérables, profondément ancrés dans le sol. Ils défiaient les siècles. Comme lui. Mais qui savait encore les lire ? Il se tourna à l'ouest puis au sud.

A l'ouest, le paysage qui s'offrait à la vue était celui du grand désert de boue, qui reliait l'île au continent, puis, à perte de vue, celui de la forêt par laquelle il était arrivé. Une forêt dense, inextricable, qui recouvrait l'ancien lit de la Passaic River et menait plus loin au cœur du pays. Il lui avait fallu vingt-cinq ans pour la franchir, pour venir du Montana, de la dernière base de l'USAF située sur sa route : Malmstrom. Avant cela, il avait parcouru bien des continents, traversé des océans, de hautes chaînes de montagnes... Au sud, du côté d'Upper Bay, une large zone avait miraculeusement profité des bouleversements naturels et survécu à l'activité humaine – ou plutôt à la folie humaine ; elle était devenue un vaste réservoir, alimenté par les eaux riches en poissons et mammifères marins de l'Atlantique Nord, dont le niveau avait monté, effaçant d'une seule vague les reliefs côtiers qui lui barraient jadis la route : Breezy Point, Sea Gate et Brighton Beach, Gravesend, Bensonhurst, Fort Hamilton, Sunset Park... A défaut de singes à attraper, il pourrait pêcher... Et aller voir plus loin. Car, il en avait la conviction, à présent, il n'y avait plus d'Hommes ici. Celui qui avait gravé « Beldoe's Island » devait être mort depuis longtemps, de mort naturelle. Ou bien il avait été la proie de quelque animal. Ou de l'un de ses semblables. S'il en restait un...

LA SUITE DANS LE RECUEIL